CHRONIQUE

Un épisode de la seconde guerre mondiale

Nous sommes heureux de pouvoir publier, dans ce numéro que nos lecteurs recevront peu avant la date du 8 mai que la Croix-Rouge célèbre unanimement en souvenir de son fondateur, la narration si vivante qu'on va lire. Elle est due au Chef du Service de presse du Secrétariat général de la Croix-Rouge allemande dans la République fédérale, que nous remercions ici très sincèrement.

Il a su choisir, dans sa propre vie, un fait qui témoigne de la puissance du symbole de la croix rouge sur fond blanc et qui démontre une fois de plus quel prodigieux visionnaire fut Henry Dunant lorsqu'il préconisait la neutralisation des blessés et des malades des armées en campagne.

* * *

Aux premières heures d'une matinée qui laissait prévoir une journée très chaude, une formation de six avions sanitaires prenait son vol.

Nous partions d'un aérodrome d'Athènes, mettant le cap sur Marsah Matruh afin d'aller chercher sur la côte africaine, comme nous le faisions plusieurs fois par semaine, les soldats

Postes sanitaires d'où les blessés...

UN ÉPISODE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

... étaient transportés jusqu'aux avions de la Croix-Rouge.

grièvement blessés sur le front d'El Alamein et que nous avions pour mission de ramener à Athènes dans les hôpitaux de guerre.

En ma qualité de reporter spécial du service sanitaire de l'armée allemande, j'étais monté dans le premier avion que pilotait le chef de cette formation, un médecin-major. « J'espère, me dit celui-ci, qu'on nous laissera tranquille pendant notre vol; on n'a plus signalé d'avion ennemi dans les parages, depuis une semaine ».

Malgré tout, notre escadrille volait à 10 mètres au-dessus de l'eau afin de passer, autant que possible, inaperçue de l'ennemi. Après une heure de vol environ, nous fîmes une courte escale en Crète, pour nous approvisionner en carburant. Nos appareils reprenaient bientôt l'air et, après avoir franchi de justesse les parois rocheuses de l'île, s'engageaient de nouveau à une très faible altitude au-dessus de la mer.

Au bout de cinq heures environ, nous étions en vue de la côte africaine où se voyaient encore par endroits, à quelque distance du rivage, des blindés et d'autres véhicules mis à mal au cours des combats.

Nous nous posâmes sans difficultés sur l'aérodrome provisoire, en bordure duquel des ambulances avaient déjà amené des grands blessés. A peine nous étions-nous rendus aux ambulances, que le soleil du désert nous avait déjà accablés, bien que notre séjour à Athènes nous eût déjà quelque peu habitués à la chaleur.

Avant même que le médecin-major avec lequel j'avais voyagé pût faire une réflexion quelconque quant à la fournaise au sein de laquelle stationnaient les véhicules, le sergent-major fit remarquer que ceux-ci n'avaient quitté l'abri des tentes qu'au moment seulement où nos appareils avaient été signalés et qu'ils devinrent visibles.

Je m'abstiendrai de décrire les douloureuses péripéties qui accompagnèrent le transport des blessés des ambulances où ils étaient installés jusque dans nos appareils [1]. Lorsqu'on

[1] *Hors-texte.*

ouvrit les portes, la chaleur insupportable, l'odeur nauséabonde que provoquaient la suppuration des plaies et des myriades de mouches, faisaient tout d'abord reculer. Aucun d'entre nous n'aurait donné cher de la vie de ces hommes qui nous étaient maintenant confiés, et qui semblaient dans un état si pitoyable. Quiconque a revu quelques semaines plus tard, les mêmes blessés à l'hôpital de guerre de Sysmanoglion à Athènes, soignés maintenant par les médecins et les infirmières de la Croix-Rouge, a pu croire à un miracle !

Après une escale d'une heure à peine, nous reprenions notre vol car nous voulions être de retour à Athènes avant la nuit. J'étais assis de temps en temps à côté du médecin-major, qui pilota lui-même son avion jusqu'en Crète. « Je sais, me dit-il, quels blessés me sont confiés et j'adapte mon vol aux circonstances. Espérons que nous n'aurons pas de contact avec l'ennemi; l'expérience nous apprend qu'il faut s'attendre à tout ».

En effet, une heure environ avant d'arriver en Crète et alors que nous attendions déjà une escorte qui nous avait été promise, un avion de combat anglais fonça sur nous, par l'arrière. Il frôla notre groupe à toute allure et, après avoir décrit une large courbe, nous prit de nouveau en chasse, mais dans un vol moins rapide. « Soyons prêts à toute éventualité, dit le médecin-major; je vous ai déjà dit, à l'aller, ce que vous avez à faire en cas d'alerte ».

L'avion britannique s'approcha de nouveau; il ne volait guère à plus de dix mètres de nous et le pilote observait nos appareils avec ses jumelles. Il voulait certainement apercevoir, autant que possible, ce qui se trouvait à l'intérieur des carlingues. Or, nous avions placé un blessé à l'avant de chaque avion, près d'un des hublots, la tête bandée et reposant sur un oreiller. Ainsi, en observant nos appareils, l'aviateur anglais devait se rendre compte que ceux-ci transportaient effectivement des blessés.

Le chasseur britannique avait répété son manège deux fois. Le médecin-major dit alors : « Je crois que tout va bien ». L'Anglais, cependant, décrivit une nouvelle courbe pour revenir

vers nous, par l'arrière. Que pouvait donc signifier cette troisième visite ? N'était-il pas satisfait de ce qu'il avait vu ?

Alors se produisit un fait qui nous surprit tous, car aucun ne s'y attendait : en passant de nouveau à notre hauteur, l'aviateur porta la main à son casque, nous fit un salut et, d'un vol rapide, disparut pour ne plus revenir.

J'aime à me souvenir de cet « ennemi », pour qui l'emblème de la Croix-Rouge était sacré.

WILLY HEUDTLASS.